

VS

*Violences Sexistes*

I

# SOMMAIRE

Avant-Propos	4
Le consentement	5
La foule passe	7
Chambre 707	9
Écoutez-moi	11
Sidération	13
No	15
Féminisme	17
That time he followed me in his car	19
Fantôme	21
Le client	23
Notre enfer, ton adieu	27
7 ans	29
Mon ex	31
Du même sang	33
Le monstre	35
Le chaos	37
Épilogue	39
Under pressure	43
Monde de merde	45
VS - Le texte	47
Le jour où les couleurs ont changé	51
Crédits	56

# AVANT-PROPOS

Le sexisme, c'est un monstre à mille tentacules. Il gangrène le monde dans lequel on vit, il s'engouffre sous la peau et il détruit. J'y ai pensé une nuit et le matin j'ai écrit. Je fais ça souvent. Et puis je garde pour moi. Mais pas cette fois. J'ai lancé un appel à participation, parce qu'il faut être plein pour faire la révolution.

Nous sommes des milliards.

À avoir vécu quelque chose qui ne s'en va pas et qu'on ne peut pas montrer. Pas parce qu'on ne veut pas. Mais parce que ça ne marche pas comme ça. Il y a tant d'histoires autour d'une histoire, il faudrait tout expliquer. Sinon on nous dit qu'on exagère, qu'on a notre part de responsabilité, qu'on a mal interprété. Peut-être, parfois. Mais toujours, sûrement pas. Et même si c'est un point de vue, dans notre réalité, c'est ça qu'il s'est passé.

J'ai eu envie de laisser chacun-e s'exprimer sur sa réalité, sans avoir à se justifier.

Au cours des dernières semaines, j'ai reçu des dizaines et des dizaines de témoignages sur les violences sexistes. Ce fanzine propose une sélection de ces textes. Parce qu'il faut qu'ils soient lus. Et relus. Et relus. Et relus. Tout le monde sait, mais peu acceptent d'y penser. Et pendant qu'on préfère regarder ailleurs, une personne est humiliée, une personne est frappée, une personne est piétinée, une personne est violée.

Que dis-je « une » ... ? Des milliards.

*Tan - Juin 2013*



## LE CONSENTEMENT

Il n'a pas écouté le « non ».

Longtemps, je n'ai gardé comme souvenir que ce cri, ce « NON ! » ; j'ai oublié les premiers « non » que j'avais prononcés, les cinq ou six, qui auraient pu effacer le seul et pathétique et faible et misérable « oui ». J'ai gardé comme trace de ce jour la douleur. Il n'a pas écouté.

Je n'ai pas su lire ce que ce manque d'écoute signifiait ; j'ai cru avoir compris d'où venait la faute (moi-même), compris que je devrais désormais me taire, puisque cette parole n'avait aucune valeur. Et puis à le raconter en rigolant (distance, survie), quelle crédibilité ? Longtemps, je n'ai gardé comme souvenir de ces six mois que cette heure, ce sang, cette douleur. Cette sensation de nausée, indissociable du reste. Longtemps, le besoin de prendre plusieurs douches brûlantes pour effacer (quand j'y pense).

La première fois que j'en ai parlé à un homme, c'était un psychologue qui me recevait depuis quelques mois déjà. J'ai raconté, les larmes, les paniques, les réflexes que le corps garde, la mémoire des gestes. J'ai raconté en pleurant comme je n'ai jamais pleuré

depuis. Je n'avais pas de mot pour qualifier des sentiments, simplement une vague sensation d'être sale, simplement cette vague envie de crever, de me laisser moi-même au bord d'une route, que le monde continue son chemin. Il m'a répondu : « Vous n'avez pas été violée. Aucune première fois ne se passe bien. Vous allez vous en remettre. » Enterrée que j'étais, il a incendié ma tombe avant de danser dessus.

Je suis restée infiniment longtemps avec cette sensation de sale. Je n'ai commencé à m'en défaire qu'avec de la théorie féministe. Comprenant que l'agression sexuelle, ce n'est pas juste l'inconnu, la nuit, le parking. Parfois un ami, parfois un conjoint. Souvent des proches, en fait. J'ai lu King Kong Théorie et j'ai compris tout ce système qui nous étreint, qui nous tue (tous). J'ai compris qu'une expérience si individuelle, si personnelle, si intime, était le reflet, le symptôme d'une société qui ne cherche plus à grandir.

J'ai appris à ne plus culpabiliser, à me répéter « Ce n'était pas ma faute ».

Stéphanie  
Illustration par Ipyoni

## LA FOULE PASSE

Une amie et moi, on rentre d'une soirée un peu arrosée dans un bar parisien. Il est bientôt l'heure du dernier RER et les tapis roulants de la station de Châtelet-les-Halles sont bondés. Au milieu de la station, entre deux tapis roulants, deux mecs nous abordent. Leurs intentions ne sont pas dures à comprendre : deux jeunes femmes éméchées, ce sont des proies faciles.

« Bonsoir, vous vous appelez comment ?

– Magali. »

J'ai menti. Je ne m'appelle pas Magali. Magali, c'est mon bouclier dérisoire contre les harceleurs de rue, mon semblant de revanche. J'utilise le même à chaque fois, pour ne pas hésiter, ne pas bafouiller. Ça me donne un sentiment de victoire. Ma manière de dire : je ne peux pas vous empêcher de m'aborder, de prendre mon temps, de vous faire des idées, de me détailler des pieds à la tête, de m'insulter... mais mon identité, vous ne l'aurez pas. Comme si garder mon nom pouvait me protéger.

Ils se fichent de savoir comment je m'appelle ou qui je suis. Le temps de la discussion est déjà fini. A quoi bon, puisque mon amie et moi, nous avons bu ? Nous n'allons pas résister.

Ils nous séparent, chacune dans un coin, chacune avec son harceleur. Et lui a déjà passé un bras autour de mon épaule. Le cou tendu, il essaie de m'embrasser.

Autour de nous, les gens passent. Mon amie refuse de donner son numéro à son harceleur, qui insiste. Moi, les bras tendus, je repousse

le mien qui persiste à vouloir m'imposer un baiser dont je ne veux pas.

Et autour de nous, les gens passent.

Par dizaines, par centaines, ils passent devant nous. Est-ce qu'ils ne nous voient pas ? Est-ce qu'ils ne remarquent pas que je me débats pour me débarrasser d'un homme qui me retient malgré moi dans ses bras ? En tout cas, ils passent. Et pas un ne s'arrête. Pas un ne prend la peine de nous demander si ça va.

A force de persévérance, je finis par obtenir de mon harceleur qu'il me lâche, qu'il s'écarte. Mon amie et moi, pour obtenir la paix, on leur donne des numéros de téléphone. Des faux, bien sûr. Comme pour le prénom, mais c'est cette fois une protection plus efficace. Enfin libres, on reprend notre route sur les tapis roulants de Châtelet-les-Halles et on se fond dans la foule. Dans cette même foule qui, à l'instant, passait devant deux jeunes femmes aux prises avec deux harceleurs sans leur accorder la moindre attention.

*Magali*

Illustration par Emilie Pinsan





## CHAMBRE 707

Je me sens coupable alors que je voudrais te haïr  
Tu m'as fait trop de mal et je n'ai fait que sourire  
Je me déteste d'être si faible, de n'avoir rien compris  
À ce qui s'est passé ce-soir là, violée dans ton lit.  
Ça aurait pu être différent, t'étais pas si fort,  
Si j'avais su te frapper, j't'aurais p't'être mis à mort.  
Mais je n'ai fait que gueuler, visiblement pas assez fort,  
Tu as eu c'que tu voulais, j'ai pleuré sur mon corps.  
Et comme une conne je suis repartie au matin,  
Dans les vapeurs d'alcool, mes fringues à la main.  
J'ai pas voulu admettre que t'étais un connard,  
Je m'en suis voulu à moi ta conscience est peinard,  
Coupable de n'avoir pas su me défendre, et t'as osé remettre ça  
Avec ma meilleure pote, quelques jours plus tard,  
Comme moi elle n'a pas compris la violence de tes bras,  
T'as même pas mis de capote, j'ai flippé de choper le sida.  
Maintenant que j'avance, j'ai compris mais trop tard,  
Que je suis la victime de tes saloperies de queutard  
Que toute ma haine, j'aurais dû te la porter  
Bien plus tôt et contre toutes les raclures que j'ai pu croiser.  
Contre toi qui, un soir, a trop abusé,  
Et contre tous ceux qui ensuite ont essayé,  
Plus jamais je ne veux me laisser toucher.  
Faudra du courage, c'est difficile de résister,  
À la honte, la culpabilité,  
Sentiments que nous jette la société,  
Pour faire face à nos sexualités trompées.  
Avis à ceux qui désormais vont croiser mon chemin,  
Y a plus de tolérance pour les violeurs, les assassins,  
Jte crèverai ton sourire, déchirerai tes entrailles,  
Au moindre faux pas, désormais je mitraille.

*JuMo*

Illustration par Emilie Pinsan

## ÉCOUTEZ-MOI

– Écoutez-moi mademoiselle, votre vélo, il faut le claver ailleurs que dans l'angle de la rue : ça peut gêner mes clients !

– Avant toute chose pas "Mademoiselle" mais "Madame", s'il vous plaît.

– Demandez à votre patron de vous mettre à disposition son garage!

– Qu'a t-il à voir dans l'histoire ?

– Ecoutez moi mademoiselle...

– Non, "Madame" !

– Moi en tout cas mademoiselle, je ne veux plus voir votre vélo ici: les vélos sur les trottoirs, et surtout devant ma vitrine, c'est gênant, je ne supporte plus de le voir ici tous les jours, un point c'est tout !

– Quand je roule en vélo, c'est justement ce que je me dis au sujet des grosses voitures qui sont...partout. Tiens, comme votre 4X4, juste ici.

– Bon écoutez moi mademoiselle, je suis le gérant du salon de coiffure d'en face et vous n'avez pas à..

– NON, "MADAME" ! PAS "MADEMOISELLE" !!! C'est compris ?!

– .....Il faudra bien trouver une solution car je...

– Bon alors MONSIEUR, vous êtes donc venu ici pour commander une salade, reprenons : avec des oeufs, des lardons, du chorizo et de la vinaigrette maison. C'est bien ça ?

– Oui, mais...

– Voilà, elle est là. 7,90€ s'il vous plaît MONSIEUR. Rien d'autre avec ceci ?

– .....

– Bon appétit Monsieur, au revoir monsieur. Bonne journée monsieur.

L'homme repart avec sa salade, en me jetant des piécettes en guise de pourboire, sur le comptoir du salad'bar dont je suis l'employée. La semaine suivante, il me saluera pour la première fois depuis les nombreux mois que nous sommes voisins de taf. J'ai souvent dû le remettre en place mais il a laissé tomber le "mademoiselle".

Parce que des embrouilles avec des gars, des agressions physiques bien sales, la violence de certains de nos mecs ou de l'entourage proche, on en a parlé, à juste titre. Je peux aussi en parler.

Mais pour la faire courte, je souhaite aussi évoquer ça : la condescendance paternaliste du mot "mademoiselle" – qui n'a pas d'équivalent usuel masculin, rappelons-le.

Une loi a proposé l'abrogation de ce terme, notamment dans les cases des documents administratifs.

Ce texte est adressé à toutes celles et à tous ceux qui songent à cet argument, entendu maintes fois :

"Tu sais, un jour Je/tu/nous/elles regretteront le temps du mademoiselle".

Et vous, entre la coquetterie patentée et le respect équivoque, vous choisissez quoi ?

Moi, je coche "madame", j'emmerde le boss d'en face et je roule en vélo. Peu m'importe l'âge que j'ai ou que j'en parais.

L'évolution d'une société s'engage aussi par l'empirisme des mots et les conséquences de leur ancrage réel dans l'inconscient collectif, aussi désuet ce "détail linguistique" puisse-t-il paraître pour certains à ce jour.



Carolyne.v  
Illustration par Carolyne Missdigriz



## SIDÉRATION

Ado, 16 ans. Je sors de réunion et je vais à mon entraînement de boxe française. Je suis un jeune militant gauchiste, il y a 3 ans j'étais dans la rue, sur les barricades. La veille encore, combats de rue contre le meeting d'Ordre nouveau. Comme beaucoup de ma génération, l'usage de la violence pour se défendre, pour combattre, ne nous est pas inconnu. Elle est légitime... Toujours et immédiatement riposter est un peu notre credo.

Métro bondé, je me case au fond, le dos contre la porte donnant sur la voie.

Imperceptible au départ, inconcevable, incompréhensible, il me faut quelques instants pour prendre conscience de ce qui m'arrive, de ce que l'on me fait, de ce qu'IL me fait. Une main s'est insérée entre mes cuisses, me caresse l'entrejambe, des doigts ouvrent ma braguette, s'insinuent, se glissent sous mon slip et me saisissent presque tranquillement mais avec fermeté, en toute impunité.

Et je suis là comme figé, encore sous le coup de ce qui m'arrive, essayant de comprendre la situation, de comprendre l'incroyable, l'incompréhensible, l'inconcevable, l'acceptable. Cette intrusion m'est insupportable, douloureuse, humiliante; et moi, le militant actif, celui qui rend coup pour coup aux fachos, qui n'est jamais le dernier à se jeter dans la mêlée contre nos ennemis, moi je suis comme vidé, sans force, sans voix, sans vie, incapable de réagir.

L'individu n'est pas spécialement imposant, il me suffirait de le pousser d'un coup avec

les mains, de le bousculer, simplement de le contourner pour m'engager vers la sortie... et rien. Les stations défilent, la mienne passe et je ne bronche pas, je ne dis rien pour me dégager et descendre. Je suis comme désarmé, incapable de rassembler mes idées, pire je ne pense qu'à une seule chose, "pourvu que personne ne s'en aperçoive et que tout ça finisse vite." IL finit pas arrêter et descendre. Je reste le dos à la porte et laisse passer 2-3 stations avant d'en faire autant.

Vidé, éreinté, cassé. Rentrer vite, retrouver mes repères, me doucher, n'en parler jamais... Et la honte, le dégoût pourquoi moi, qu'ai-je en moi qui a permis cette chose, pourquoi n'ai-je pas réagi, moi ???! Pourquoi et comment cette passivité ? Comment ai-je pu renoncer à mon statut d'être libre, autonome, maître de son destin, de sa vie, de son corps ? Je ne me reconnais plus, je suis en colère contre moi, je me méprise même.

Il y a 40 ans, et pourtant, parfois je le ressens encore comme hier. Toutes ces sensations, cette violence, cet auto dénigrement je les ai maintes fois rencontrés dans mes activités militantes et professionnelles contre les violences faites aux femmes. Car ce que j'ai vécu, subi, est le quotidien de milliers de femmes, hier comme aujourd'hui.

Alors quand j'entends des réflexions indécentes et stupides "mais pourquoi elle a pas crié", "pourquoi elle s'est pas débattue", "ah moi je me laisserais pas faire" (hé oui des femmes aussi), je bondis : mais tais-toi donc, tu ne sais pas ce dont tu parles, tu ne sais pas ce qu'est la sidération, il faut l'avoir vécue dans sa chair et je ne te le souhaite pas...

Bertrand  
Illustration par Myroie



## NO

J'avais 6 ans et demi, je n'étais pas une femme encore, mais tout ça, ça a construit la femme que je suis aujourd'hui.

Je me suis endormie dans ma classe, mon instituteur m'a réveillée en me caressant les cheveux pendant la pause du midi, ou la récréation, je ne me souviens pas bien. Et donc je me suis relevée et j'ai voulu partir brusquement. Il m'a retenue par le bras, alors je me suis défendue. Ce monsieur a abusé

de moi de manière très violente, et je me suis débattue de manière très violente. Un jour une femme m'a dit de me souvenir de ça, je me suis battue à 6 ans et demi. Ce monsieur n'a pas payé de cette souffrance qu'il m'a ancrée dans le ventre, car je n'ai jamais rien dit, parce que maintenant je suis devenue une femme forte, qui soulève plein de drapeaux et qui a transformé cette colère en quelque chose de puissant, en conviction bienveillante. J'ai bientôt 26 ans, et je me battrais toujours autant pour qu'aucun être vivant n'ait à subir la violence des autres.

*N.O.*

Illustration par N.O.



## FÉMINISME

Qu'imaginez-vous quand vous parlez des féministes ?

Des harpies armées d'AK 47 prêtes à en découdre avec la gente masculine ? Des femmes qui ressembleraient à des mantes religieuses ? Des femmes à barbe ? Ou plus simplement des chieuses ? Voyons ensemble ce que peut signifier être féministe que l'on soit un homme ou une femme et ce tous les jours de l'année !

- Moi, féministe, je refuse que mon patron qualifie une de ses collaboratrices de « charmante » alors que je lui demande ce qu'il a pensé de l'intervention de cette jeune femme devant ses collègues.

- Moi, féministe, je refuse que mon mec ne nettoie pas les toilettes car il trouve ça « dégueulasse » ! Parce que moi je trouve ça cool ? Je suis née avec un balai à chiottes à la place de mon bras ? J'ai une relation particulière avec les bactéries fécales ?

FÉMINISTE  
et FIERE



- Moi, féministe, je refuse qu'un collègue me demande ce que je pense de mon ministère (ie. le ministère du droit des femmes). Je crois que l'égalité des droits c'est un truc pour tout le monde. J'ai mal compris ?

- Moi, féministe, je refuse qu'on puisse dire à ma mère, suite à un entretien d'embauche qu'on a pris l'autre candidate car son rouge à lèvres était plus joli. Vous croyez qu'elle postulait pour être démonstratrice chez Sephora ? Et ben nan, c'était pour un poste de professeur à l'université !

- Moi féministe, j'ai un petit frère qui a su dès l'âge de 10 ans ce qu'était un tampon et toutes les formes de serviettes hygiéniques possibles et imaginables et trouve tout à fait normal de devoir descendre à la pharmacie/ au supermarché pour aller en chercher si nécessaire. Je lui ai quand même changé les couches pendant plus de deux ans, il peut faire ça nan ?!

- Moi féministe, je refuse que ma grand-mère puisse me dire que parce que je suis une fille je me dois d'être ni vulgaire ni grossière parce que c'est très moche dans la bouche d'une fille. « Fils de pute » c'est distingué pour un mec ?

- Moi féministe, je refuse que mon patron fasse des commentaires sur le décolleté de ma chemise. Je te dis, moi, que t'es bedonnant et que tu me dégoûtes ?!

- Moi féministe, j'ai un meilleur ami, qui un soir de grosse cuite, m'a tenu les cheveux au-dessus de la cuvette des chiottes, m'a ramenée chez moi, et foutue au lit sans avoir une seule seconde l'idée qu'il pourrait me sauter dessus. Et c'est tout à fait normal !

- Moi féministe, je refuse de devoir faire attention à la façon dont je m'habille pour ne pas risquer une agression qu'elle soit phy-

sique ou verbale. C'est quand même ce qui arrive tous les jours de l'année : dès qu'on met une paire de talons, un short un peu court ou juste qu'il fait beau, c'est la porte ouverte à tous les commentaires du « t'es bonne » à « grosse pute » en passant par « t'as un 06 ? ».

- Moi féministe, je refuse qu'à un entretien de mobilité interne on me demande « vous vivez seule ? ». C'est quoi le rapport ? Si je vis en couple, tu comptes écrire à mon conjoint pour lui demander l'autorisation de me muter en province ?

- Moi féministe, je refuse que dans un bar, une boîte, on ne puisse pas danser en paix sans qu'une espèce de vieux lourd vienne essayer de zouker entre nos cuisses. Et non, quand on danse ce n'est pas juste pour attirer votre regard, attiser votre désir... J'aime danser sans forcément avoir un mec avec 6g d'alcool accroché à mon postérieur, étonnant hein ?!

- Moi féministe, je refuse qu'un mec le lundi à 9h du mat' en plein Châtelet me hèle un « Charmante, mademoiselle ». Il s'est vu rétorquer « on peut pas en dire de même pour vous mais bonne journée ». Et ouais, mec faut pas m'emmerder en général mais alors le lundi matin à 9h c'est péché.

Moi, féministe, je veux que les femmes et les hommes naissent et vivent libres et égaux en droits.

Alors Mesdames, Messieurs, soyez féministes, car c'est simplement être républicain !

Toute ressemblance avec des personnes ou des situations ayant réellement existé n'est pas pure coïncidence.

Elsa

Illustration par lpyoni

## THAT TIME HE FOLLOWED ME HOME IN HIS CAR

I was driving home from a friend's house at around 9:30pm. The roads were clear, and I was thinking about a conversation my friend and I had with her mother. Lost in thought, I drifted into the adjacent lane, and was jolted awake by the horn of the car next to me. Luckily, I hadn't drifted too far in his lane, so I managed to swerve back way before any damage could have been done. The driver in the other lane, (understandably) upset at my transgression, sped up to catch up with me. I looked over at him, lifted my hand and bowed my head – a sign of apology. I looked back at the road, assuming that my apology was accepted, but found him drifting into my lane, same as I did to him – only he was doing it on purpose. He swerved threateningly close to my car, then returned to his lane. I figured this was some kind of "punishment", that he was trying to scare me, and so I sped up to avoid any further altercation. Anyway, I was getting close to my house.

What I didn't realize was that my apology had apparently been misinterpreted by the driver as me initiating contact. He switched lanes and began driving directly behind me. When I approached my street, I took the right turn, looked in the rearview mirror, and was relieved to see that he had driven past me down the main street. But when I took a second glance, I saw that he had stopped (on the main street, no less), put his car in reverse, and was now backing up to turn into my street. I had a moment of panic, but thought, "there's no way this guy is actually following me home. I didn't even touch his car".

I sped up a little; by now my eyes were glued to the rearview mirror. He was following me, speeding up to catch up to me. I parked in

front of my apartment building, and sat in the car for a few seconds to decide what to do. Looked in the rearview mirror: headlights. He's approaching.

I got out of the car, slammed the door behind me, and said, out loud, to an empty parking lot: "Fuck this shit. If this fucker wants a fight, he's getting one. What the hell does he want from me? I didn't touch him, and I'm tired of the intimidation tactic."

Then I looked around at where I was. An incredibly dark, incredibly empty lot. Even my apartment building was dark. What was I going to do if he approached me? Scream? Then what? No one is around to hear me. Even if they could hear me, I doubt anyone would come out of the building to help me. This is stupid. I'm putting myself in harm's way for nothing. I ran towards the gate.

I turned around to see that he had parked his car right next to mine. Headlights on. Waiting. I went inside, up to my apartment, and I, too, waited. For morning.

I drove to work the next morning eyeballing every car on the road – he drove a white Toyota Corolla, which makes up 75% of the car population in Khartoum. By the time I got to work, I realized that I was hyperventilating. Seriously?

I decided to tell a couple of my coworkers what happened the previous night, just to gauge if my reaction was warranted or not. The responses I got were at once comforting and terrifying.

All the female coworkers I talked to had had similar experiences. Albeit these men did not follow them home, but they chased them for



miles, until they had to take alternate routes home, or go to a relative or friend's house (why didn't I think to do that?). While we were having this conversation, a male co-worker came into the office and asked what we were talking about. I told him my story. His reaction: "Oh, that's totally normal. Don't ever apologize to a man on the road. He'll take it as a sign that you want him. One time, my sister was followed for 40 minutes by a group of young men, and the only way she got rid of them was by stopping next to a police officer".

"That's totally normal"

The fact that this type of behavior is accepted not only as common but "normal" is serious cause for concern. Being followed home at night by a random stranger is not flattering, and certainly not acceptable. In fact, it is deranged behavior, and it is terribly scary. I was terrified, panicked; I felt violated, and threatened. For days afterwards, I was paranoid and on edge, frantically looking around to see if he was back. I would creep back to my house and scan the parking lot

for any sign of his car. I was afraid to spend the night alone.

But talking to other women who have been through similar experiences, they seem to almost have a nonchalant attitude towards this occurrence, like it's just another inconvenience to deal with. And while it might very well be that (from the sheer amount of times it may happen to any given woman during any given week), the answer is not to become accustomed to it. The answer is to continuously and systematically point out that this is disturbing behavior that should be neither accepted nor tolerated, and to fight back to the best of our ability.

Being followed home at night by a random stranger is not normal. The sooner both men and women realize that, the better.

S.E.  
Illustration par PinkGuin



## FANTÔMES

Je n'ai jamais été agressée physiquement par des gens dans la rue.

Pourtant, je ne me rappelle pas avoir déjà marché dans la nuit sans cette peur de "l'agresseur". Ce mec dont mes parents, et tout mon entourage en fait, me parlent depuis mon plus jeune âge... Cet ogre qui rôde dans les rues à l'affût de sa prochaine proie...

Cette proie justement, parlons-en...

Cette demoiselle qui est la sœur, la mère, l'amie, bref, cette femme qui est chère à quelqu'un, quelque part. Cet être humain qui, parce qu'elle aura été au mauvais endroit au mauvais moment, perdra toute humanité aux yeux de cet ogre. Deviendra seulement une chose, un objet, non pas de désir, mais de domination par la violence. Un simple morceau de viande.

Cet ogre n'est pas très différent de toutes les personnes qui vous entourent.

Ce peut être votre voisin à qui vous dites bonjour tous les matins, le mec mignon qui vous cède sa place dans le métro, ou le moche qui vous aide à porter votre valise dans le métro, ou encore un membre de votre famille...

Flippant hein ?!...

C'est avec ces "conseils" que j'ai grandi, ces "Ne te balade pas seule la nuit", "Ne porte pas de jupes trop courtes", "Ne bois pas trop en soirée". Bref, toutes ces phrases raisonnent en moi comme des incitations à disparaître,

parce que si on ne te voit pas, si tu n'existes pas aux yeux des autres, tu n'auras pas de problèmes.

Alors je me suis habillée avec des vêtements trop larges, pour cacher ma silhouette "problématique".

(Du coup, ces personnes même qui me disaient de faire attention à ma tenue vestimentaire, trouvaient que je n'étais pas assez féminine... Allez comprendre !!!)

Mais ça ne sert à rien...

Parce que malgré ces vêtements "déféminisants", les mecs continuent de m'aborder dans la rue, de venir me demander une clope pour engager la conversation (Ah oui ! Parce qu'on devrait ajouter ce conseil à donner aux petites filles : "Surtout ne fume pas dans la rue")...

Le problème, c'est que si on ne répond ou ne sourit, ils prennent cela comme une insulte, et inversement, si on leur répond gentiment qu'on voudrait juste rentrer chez soi... seule, ils prennent cela pour une invitation...

Bref, je ne vois pas de solution.

Alors je n'écoute plus les conseils. Ces conseils ne servent qu'à m'enfermer encore plus dans la peur et surtout, ils m'empêchent d'être moi-même. Je ne veux plus être fantôme.

Je veux être libre et humaine, avec mes habits, la nuit à Paris, saoule à en vomir...

... Et que plus personne ne vienne me faire chier.

*Maud M.v*

Illustration par Emilie Pinsan

## LE CLIENT

Cinquième jour au bar. Ça la fait marrer tous ces touristes qui passent devant la vitre, qui n'osent pas la regarder dans les yeux. Ils se demandent tous si ces filles sont vraiment des putes, si elles couchent, ou si elles se contentent de faire cracher de la thune à des pigeons paumés qui repartiront avec les couilles douloureuses et insatisfaites. Elle a fait une dizaine de clients pour le moment, tous faciles. Pénétration, jouissance rapide, 120 euros, merci c'était super, j'ai pris mon pied, oui je te promets, vraiment, au revoir.

Pour la proprio du bar, Mimi, c'est du bon business une fille comme elle. Une jeune étudiante, girl next door, pas du tout l'air d'une pute en fait, pas encore l'air trop tapée. Ça les excite.

Un homme passe la porte. Asiat, petit, sans âge. Si les clichés se confirment, ça va être un client facile, elle se dit. Elle prie même le saint patron des putes « Pitié, une petite bite, une toute petite bite inoffensive, ce serait bien, merci. »

Il s'installe au bout du bar, et l'invite à venir le rejoindre. Pas de surprise, la seule autre fille qui travaille aujourd'hui pèse une centaine de kilos, elle n'attire que des vieux blancs de 80 balais.

- Bonjour, tu t'appelles comment ?

Il sent Obsession de Calvin Klein, comme son petit copain de seconde B.

- Je m'appelle Lucie.

Et merde, elle oublie toujours qu'elle doit inventer un nom. Toutes les autres filles lui ont dit que ça permettait de se mettre dans un rôle, que c'est important de ne pas être soi. Mais quand on lui demande son prénom à Lucie, elle n'a que le sien en tête.

- Lucie tu veux passer un moment avec moi, ça te dit, ça ?

Il s'adresse à elle comme on parle à une enfant, ou à une idiote plutôt. Mimi lui a bien dit de ne pas dire qu'elle faisait des études, ça les fait fuir les intellos, c'est ce qu'elle a dit.

- Bien sûr, tu veux qu'on passe au salon ?

Actors studio ce sourire Lucie, elle se dit. Tu devrais être comédienne ma fille. Regarde ce blaireau comme il croit qu'il te plaît. Elle se lève et le prend par la main. Le salon, c'est un canapé rouge au fond du bar, caché derrière des rideaux qui sentent la poussière et la chatte. La lumière est tamisée, c'est plus facile pour cacher les taches. Mimi leur apporte deux coupes de champagne. Enfin dans sa coupe à elle c'est du Sprite. Elle ne veut pas boire, ça lui donne envie de vomir, c'est mauvais pour les pipes.

- Qu'est-ce que tu fais dans la vie Lucie ?

- Ben, tu vois, je suis ici, avec toi pour l'instant...Et c'est vraiment sympa, donc c'est ça que je fais pour l'instant.

Elle pose sa main sur sa cuisse. Waouh, c'est facile de n'avoir rien à dire.

- Déshabille-toi.

Il continue de sourire avec un regard fixe, un peu vide. Elle enlève sa petite robe noire.

- Tu es jolie nue, tu sais. Maintenant allonge-toi sur le ventre.

Elle s'exécute. Essaie de ne pas penser à toutes les dégueulasseries qui traînent sur ce canapé. Putain, ils ont pas dû le laver depuis l'ouverture. Bon allez, pénètre, qu'on en finisse. Il enlève son pantalon. Banco, toute petite bite, ce sera facile. En se contorsion-

nant pour rester allongée sur le dos, elle lui tend le préservatif.

- Non, non. Je ne veux pas de préservatif. T'inquiète pas, reste allongée, détends-toi.

Ouais, bon. S'il veut juste se branler sur son cul, c'est parfait, c'est le minimum d'implication, ça lui va. Il commence à se toucher.

- Maintenant parle-moi de ton père.

Frisson d'horreur. Pitié non. Je préfère que tu jouisses en moi que de parler. Aucun des autres clients ne m'a demandé de parler. Invente Lucie, reste dans un personnage.

- Heuu, qu'est-ce que tu veux que je te dise ?

- Dis-moi que tu aimes baiser avec ton papa, dis le moi comme ça...

Ça existe vraiment les types comme ça bordel. Elle commence à avoir mal au ventre.

- J'aime baiser avec mon papa.

- Oh oui tu aimes ça petite fifille à ton papa, dis-moi que tu aimes prendre sa bite à ton papa.

- J'aime ça.

- Tu aimes quoi ? Décris-moi quand il te baise ton papa.

- J'aime me faire prendre....

- Par ? Par ?

Elle l'entend se branler de plus en plus fort, le bruit de clapotis lui donne la gerbe. Allez ressaisis-toi, ce ne sont que des mots.

- Par mon papa. J'aime me faire prendre par mon papa, c'est bon...

Elle continue. Elle ne s'arrête plus. Il faut qu'il termine vite. Tu aurais dû changer de prénom Lucie. Tu aurais dû changer de prénom. Il paraît que ça dure cinq minutes,

elle a l'impression que les mots la brûlent, elle sent qu'elle transpire sur le velours répugnant du canapé. Elle continue et ses propres mots lui font plus mal que n'importe quelle baffa, n'importe quelle humiliation qu'elle a pu subir dans sa petite vie de merde.

Ses propres mots, qui sortent de sa bouche. C'est un génie ce connard. Ce connard, en train de jouir sur son corps brûlant. C'est un génie de brutalité. Il savait qu'avec ces mots elle se ferait mal, mal à avoir envie de crever. Elle comprend pas bien Lucie. Ces mots à la con, ces mots clichés, pourquoi ils lui ont fait tout ça.

Et ça fait partie de cette souffrance. Ne pas comprendre ce qu'il vient de créer dans son esprit ce salopard avec son parfum qui pue. Elle se rhabille et le raccompagne à la porte. Il sourit à Mimi, fait au revoir de la main.

Elle revient s'asseoir sur son tabouret. Mimi lui demande si ça va. Il est facile lui, non ?

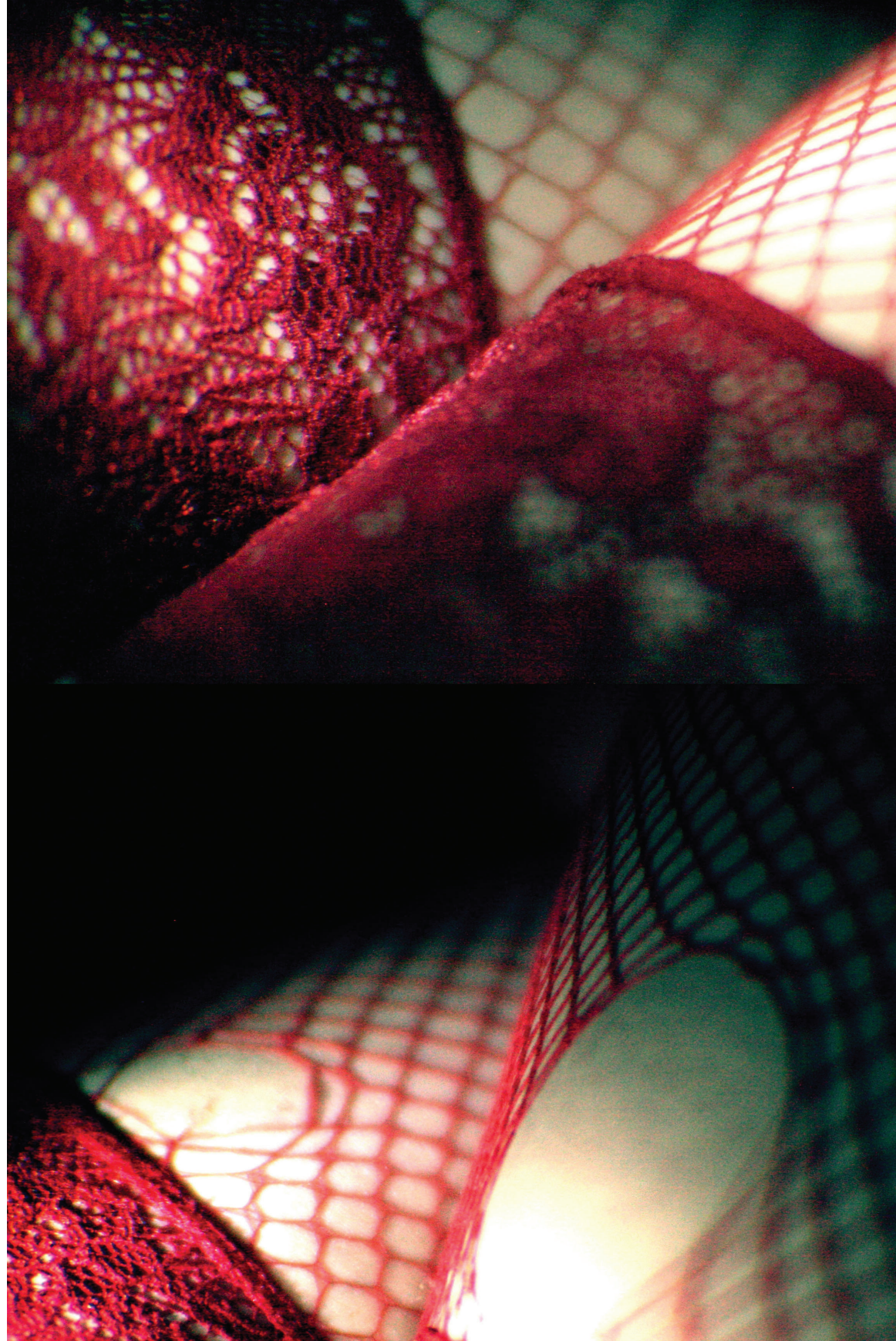
C'est un habitué, il paie en chèque mais t'inquiètes pas, c'est réglo. Lucie ne répond pas.

Elle regarde les touristes, ceux qui n'osent pas tourner le regard. Et elle se dit que franchement, ils ont raison. Elle non plus, elle n'a pas envie de se regarder. Elle se retourne vers Mimi. Peut-être qu'elle l'intéresse moins maintenant.

Parce que ça y est. Elle est tapée. Comme une vieille pute, quelque chose a crevé à l'intérieur. Quelque chose de moisi qui continuera à puer comme un animal mort, dont on ne trouve jamais la cachette.

*Lucie*

Illustration par Emilie Pinsan



## NOTRE ENFER, TON ADIEU



Cette image de nous qui semble parfaite alors que la réalité ne l'est pas.  
Illustration par Ptitestance

La violence ne nous a jamais quittés.

De notre rencontre à ton départ brutal au bout d'une corde, 19 ans plus tard. Les insultes, les humiliations, les viols, les coups, la peur tout le temps, puis tes chantages au suicide, mes fractures, mes brûlures de cigarette, ma chosification. Le couteau sous la gorge, mes vêtements en feu, mon "au secours", merci au vis-à-vis, l'appel de la voisine, les flics, mon visage en sang, mon fils qui se réveille : "papa t'a fait du mal", le flic : "vous devez porter plainte, la prochaine fois cela sera plus grave", SOS psy, le médecin chef du SAMU : "chère consoeur, il n'est pas suicidaire il veut juste vous faire chier !". Les vacances seule avec les enfants, toi à Paris, le harcèlement, les insultes, les objectifs inatteignables que tu me demandais d'atteindre, toi étant seul juge partial et contre moi. "Écris-moi une plus jolie lettre d'amour" ; "Je me suis inscrit sur un site de rencontre, retrouve-moi." Ta jalousie malade, tes vérifications de mes mails, de mes appels, de

mes déplacements, géolocalisation en permanence ; des humiliations et des insultes.

Puis des retours à la normalité, une reprise des discussions sur la responsabilité de chacun dans l'échec de notre couple. Nos pardons. Puis le calme, un mois magique dans cette maison que nous venions d'acheter, les meilleures vacances de notre vie, avec plein de potes, la rivière, la piscine, les bons repas, les belles bouteilles, la pétanque... Aucune violence, des discussions apaisées, des solutions à chaque problème, des projets de photo ensemble, invitations déjà lancées pour les prochaines vacances et de se marier l'été prochain dans cette belle maison où nous nous étions retrouvés enfin un couple heureux et équilibré, sans que tu n'essaies de me diminuer ou de m'humilier, un retour à une relation saine qui n'a en fait jamais existé pendant un mois d'août dans le Gard. La fin des vacances, l'arrêt de la clope, l'angoisse qui monte, les problèmes de société avec les chantages affectifs que tu subissais de ta famille pour que tu fasses de fausses factures, ta folie qui revient pour un même couteau utilisé pour le beurre et la confiture : "Même ça t'es tellement une merde que tu n'es pas capable de le respecter." En me hurlant dessus et en levant ta main sur moi devant nos enfants qui ne comprennent pas : "Papa, elle a rien fait maman, c'est qu'un couteau."

Ta sieste et ton réveil en furie, nous trois jouant dans la piscine et toi hurlant aux enfants : "Vous savez ce qu'elle a fait maman ? Elle est allée chercher un nouveau papa." Je sors et t'éloigne des enfants : "Je ne leur dis pas que toi tu es allé chercher une nouvelle maman quand j'étais enceinte. Ils n'ont rien à voir là dedans, ce sont nos histoires d'adultes." Tu me jettes à terre et t'assieds sur moi : "Espèce de grosse pute" et tes yeux haineux et tes poings qui s'abattent sur moi. Et la peur, cette coulée d'acide en moi.

Les invités arrivent, tu es redevenu l'homme que j'ai toujours aimé, cette beauté, cette élégance, cette gentillesse, cette intelligence, ce talentueux photographe que tu étais. Nous avons ri, nous avons été complices. Puis ils sont repartis et tu es redevenu insultant et violent. J'ai eu peur pour ma vie, j'ai eu peur pour les enfants. Tu as embrassé les petits et tu es parti, j'ai pensé que tu étais allé chercher des cigarettes pour te calmer, puisque nous avons arrêté de fumer la veille, ou boire un verre en ville ; je n'osais pas sortir, j'avais trop peur, je suis restée dormir avec les enfants et j'avais peur du moment où tu allais rentrer. Il était 22h et plus le temps passait, plus j'avais peur ; serais-tu encore fou ? Je n'osais pas sortir de la chambre et puis cette coulée d'acide dans mon ventre, j'ai eu peur pour toi, je t'ai cherché partout dans tout le jardin avec la lampe torche du téléphone. Tous les soirs nous regardions les étoiles.

Je te cherchais, allongé sur l'herbe à 3h du matin. J'étais pétrifiée, j'ai appelé les gendarmes ils sont venus ils t'ont cherché puis ils m'ont éloignée de la maison ils m'ont dit qu'ils t'avaient trouvé mais que je ne pouvais plus rien, je leur ai dit :

"Je suis médecin où est-il je vais le sauver", ils m'ont bloqué le chemin je me suis écroulée dans les bras de cette gendarmette au regard froid et aux docs martens. Je lui ai dit que c'était impossible, nos enfants sont dans la maison, ils ont 6 et 7 ans, il n'a pas fait ça, il n'a pas pu faire ça. J'ai cogné ma tête contre le mur avec toute la violence que je recevais, le sang dégoulinait. La gendarme m'a prise dans ses bras, son oeil empli de compassion : "Il va falloir être très forte pour vos enfants."

La police criminelle, le SAMU, le médecin de garde et son absence d'empathie. Une heure allongée à réfléchir à ce que je vais dire à nos petits princes qui dorment à côté et qui

ne savent pas encore que leur vie vient de basculer. L'appel à ma belle-mère qui me rend seule coupable de ton geste. Le réveil des petits, mes pleurs : "Papa avait son petit coeur tellement triste qu'il s'est arrêté, on ne le verra plus jamais."

Ma famille arrive, je coupe mes cheveux, je déchire mes vêtements, ma vie a basculé dans l'horreur. J'erre, le dos vouté, fumant cigarette sur cigarette, je ne peux plus me nourrir car tu ne le pourras jamais plus alors que tu aimais tant les bons plats. Je n'arrête pas de tomber. La gendarmerie, l'interrogatoire : "Était-il violent ?" Je suis avec ma soeur, lieutenant de police, je réponds oui, ma soeur me regarde, tellement triste : "Mais pourquoi tu ne l'as pas dit !" Le gendarme : "Ne cherchez pas plus longtemps Madame, il a retourné sa violence contre lui."

Le funérarium, mes malaises, ta beauté, ta froideur, les enfants te disant au revoir, ta famille et son oeil accusateur. Leur refus de ton désir d'être incinéré. Ta mère : "Son corps nous appartient il sera enterré comme il est né, juif". Le retour sur Paris dans la nuit, l'enterrement le lendemain, tous nos amis, même ceux que l'on ne voyait jamais. Le rabbin m'interdit de parler pour lui, je ne suis pas juive, c'est donc sa soeur qu'il ne voyait que quand elle avait quelque chose à faire réparer ou lors du shabbat chez tes parents qui nous imposaient leur racisme, la bêtise caractérisant ta famille était un supplice pour nous. Le rabbin a donc décrété que celle qui était responsable de ton suicide était celle qui t'avait éloigné de la religion, c'est-à-dire moi !

J'étais coupable, ta maman l'a bien expliqué à nos enfants.

*Ptitestance*

## 7 ANS

À cette époque, mes parents étaient déjà séparés, je vivais seule avec ma mère, enfin... seule, oui et non parce que la voisine et ma mère s'aidaient beaucoup, parfois c'est elle qui me gardait, parfois ses fils de 4 et 8 ans de plus que moi

Le plus jeune me considérait comme une petite soeur, on jouait aux voitures, aux légos, on s'entendait bien, le plus grand ne jouait qu'à des jeux où il était sûr de gagner, il fallait qu'il soit le maître, les seules fois où il me laissait gagner c'était pour rabaisser son frère.

Il faut dire que leur mère n'était pas...disons qu'elle n'avait pas l'instinct maternel, ils grandissaient un peu comme les herbes des champs au gré du vent.

Moi, j'étais hyper protégée par ma mère, il fallait que je sois la petite fille modèle, sage comme une image, celle qu'on finit par oublier tellement elle se plie au bon vouloir de chacun, il ne fallait pas que je dérange et je remplissais mon rôle à ravir, une vraie petite fille. Mon père lui vivait sa vie de bohème et il lui arrivait d'oublier de venir me chercher à la sortie de l'école quand c'était son week-end.

Bref, un jour arriva ce qui arriva. Et ce grand ado, plein de sa toute puissance bouton-neuse et sûrement refoulé des filles de son collège ou lycée, m'a plaquée sur le lit de sa mère, a commencé à sourire bêtement, nerveusement et s'est mis à frotter son entrejambe sur mon ventre. Nous restions habillés, sauf une ou deux fois où il a glissé sa main dans ma culotte et m'a caressée. Un autre jour il voulait défaire son pantalon je ne sais comment j'ai réussi à l'en dissuader.

Toujours est-il que moi j'étais en totale ambivalence, coincée entre la fierté d'être in-

vitée à un jeu de grands et malgré tout cette sensation de ne pas être à ma place, que ce qu'il se passait était bizarre.

Je scrutais les fenêtres, me disais qu'il y aurait bien quelqu'un en face qui verrait ce qui se passait et en toucherait deux mots à l'une de nos mères.... Rien, jamais...et l'autre enfant ? Il avait ordre de rester dans sa chambre de ne pas en sortir sous peine de coups. Nous étions tous les deux voués au secret.

Je n'ai réalisé qu'à l'âge adulte que ce qu'il s'était passé on appelle ça des "attouchements". Ce souvenir est resté longtemps enfoui dans ma mémoire, il a ressurgi quand un homme, en l'occurrence mon mari, a voulu me forcer, j'ai eu beau lui raconter que ça me rappelait de mauvais souvenirs et lesquels, il a insisté. C'est ce jour là qu'il m'a perdue. 4 ans après, nous avons divorcé. Quelques mois avant le divorce je lui ai rappelé cette histoire de mon enfance et ses gestes, il a nié, "non, tu ne me l'as jamais dit, sinon évidemment que j'aurais arrêté" il m'a tuée une troisième fois.

Aujourd'hui quand je raconte ce passage de mon enfance, mon entourage me dit qu'il faut crever l'abcès avec cet ado. Quoi ? Trente ans après ? Et ça va servir à quoi ? Je ne suis pas sûre que je me sentirais mieux, il était paumé, en pleine crise hormonale et moi j'étais bien docile au mauvais endroit au mauvais moment, il me fait plus pitié qu'autre chose quand j'y repense.

J'ai un fils qui va bientôt avoir l'âge de ce garçon, il sait déjà qu'il peut dire non aux adultes, et je commence à lui expliquer qu'on ne force personne même si on en a très envie.

J'espère que la vie prendra soin de lui.

Lucy

Illustration par Myroie





## MON EX

J'avais tout juste 19 ans et je sortais avec un garçon de 20 ans depuis presque 6 mois. J'étais très amoureuse, c'était ma première histoire vraiment sérieuse et mon premier partenaire sexuel. Mais ça se passait mal. Il me reprochait d'être trop possessive, d'être trop présente (on ne se voyait que les week-ends) et de trop lui en demander. Il me mettait à l'écart de sa vie. Il sortait en boîte de nuit sans moi, allait à plein de fêtes sans moi et se cachait pour envoyer des messages à une "amie".

Je n'en pouvais plus, 3 mois que je souffrais en silence. La goutte d'eau qui a fait déborder le vase c'est quand il s'est caché aux toilettes pour passer un coup de téléphone à son "amie". Là j'ai décidé d'arrêter. Je lui ai dit "arrêtons là car tu ne m'aimes pas, je n'en peux plus de cette relation à sens unique". Il était d'accord. J'ai beaucoup pleuré et il m'a réconfortée. J'ai voulu rentrer chez moi mais il m'a demandé de rester. Pourquoi je suis restée ? Peut-être que je me suis dit qu'il allait changer d'avis. Qu'il allait se rendre compte de ma valeur. Je n'en sais rien...

On a dormi ensemble. Dans la nuit je me suis mise à pleurer. L'idée de ne plus jamais le revoir, de ne plus l'avoir dans ma vie me rendait malade...

Alors il m'a pris dans ses bras pour me réconforter. Il a commencé à me caresser le dos. Puis il a doucement descendu sa main sur ma poitrine et m'a embrassée. Je pleurais encore et je n'avais pas envie. Il m'a pénétrée, je n'avais pas envie mais aucun son n'a pu sortir de ma bouche. Je continuais seulement à pleurer. Pendant qu'il me faisait

"l'amour", j'avais envie de mourir et aussi de le tuer. Je me sentais sale, il me salissait. Il était en train de me faire mal profondément; pas physiquement, mais mentalement. Je ne sais pas pourquoi je n'ai pas eu la force de l'arrêter. Peut-être que j'avais envie qu'il me fasse mal pour me dégouter de lui à jamais. Il m'a entendu pleurer j'en suis sûre mais ça ne l'a pas arrêté... Il m'a utilisée comme une poupée de chiffon. Une fois son affaire terminée, il s'est couché. Je n'en ai pas dormi de la nuit. Je ne savais pas quoi en penser, je me sentais tellement mal.

Le lendemain matin, il était très froid et faisait comme si rien ne s'était passé. J'ai pris mon petit déjeuner et je suis rentrée chez moi.

C'était il y a presque 7 ans. J'en ai parlé quelques fois mais les avis sont partagés. Pour certaines personnes c'était normal, "le dernier coup pour la route". Pour d'autres c'est clairement un viol. Pour d'autres encore c'est juste "pas cool" mais ça ne peut pas être un viol car c'était mon ex et que je dormais dans son lit.

Aujourd'hui une chose est sûre, jamais plus je ne me tairai. Jamais ! Aucun homme ne pourra se passer de mon consentement, peu importe mon passif avec lui car si je dis non c'est non...

PS : Il m'a fallu 7 ans pour écrire ce témoignage. Je n'en suis pas restée là et j'ai envoyé mon texte à l'ex concerné.

Je sais qu'il l'a lu. Je n'ai eu aucune réponse mais en même temps je n'en attendais pas. Je l'ai fait avant tout pour moi. Je le laisse vivre avec ça... Le principal c'est que maintenant tout ça c'est derrière moi.

*Emilie*

Illustration par Myroie



## DU MÊME SANG

Tout commence par la découverte de sensations, en toute innocence au début.

Sauf que ça a duré.

On te dit ce qui n'est pas bien, ce qu'il ne faut pas faire, ce qui est interdit mais ça, on ne t'en parle pas, parce que c'est une évidence. J'ai du mal à me souvenir comment ça a commencé, je me souviens en revanche parfaitement comment ça s'est fini :

Mon premier orgasme j'avais peut être 8 ans c'était absolument nouveau et génial, une grande sensation quelque chose qui peut tout vaincre, la magie du corps. Ma première image pornographique je devais avoir 9 ans, j'étais fascinée par cette imagerie, sexy, assumée, sans tabou ; la femme qui sait ce qu'elle fait. Je trouvais ça plutôt beau, une esthétique qui me plaisait, que j'ai même dessinée. Ma première pelle j'avais peut être 10 ans et c'était dégueulasse, humide, honteux, détestable. Ma première pénétration j'avais 13 ans, et mon enfance est morte, l'intrusion. Tout cela avec la même personne, en qui j'avais confiance, que j'aurais pu aimer toute ma vie : mon frère.

Après, plus rien.

Je me souviens qu'une chape de plomb s'est abattue sur moi, que je ne voulais pas, que c'était mal, que ça me dégoutait, que je n'avais pas envie mais que c'était comme ça. Je me souviens de cet instant où j'ai perdu tout ce qui faisait de moi une sœur. L'amour, la confiance, l'admiration. Cet instant où je me suis senti flouée, dégueulasse, minable, trahie par mon sang.

J'ai inventé une histoire à ma meilleure amie à l'époque, à qui j'ai dit que je n'étais plus

vierge, parce que c'était un changement, quelque chose m'était arrivé. Je lui ai raconté une histoire absolument impossible, comme celles que je lisais dans les SAS de mon papa, tout simplement parce que j'étais encore une petite fille et que je ne savais même pas comment ce genre de chose arrivait dans un cas normal. Après, je me suis efforcée d'avoir une nouvelle expérience sexuelle avec un amoureux pour avoir une vraie histoire à raconter et du même coup effacer la première. La fausse, celle avec laquelle je m'emmêlais les pinceaux. Au moins, la nouvelle je pourrai m'en rappeler telle qu'elle serait. Malheureusement, elle fut désastreuse. J'en ai parlé dans mon journal. Ma mère l'a lu et elle m'a engueulée, me disant que j'étais irresponsable à mon âge de faire ça avec un garçon...J'ai tellement pleuré en moi-même.

Un jour c'est sorti, je lui ai dit, à ma mère, parce que j'avais envie de la frapper en plein cœur, parce que pour la énième fois elle s'inquiétait pour lui, elle se demandait ce qui avait bien pu faire pour qu'il ait si peu confiance en lui. Elle a pleuré, elle a eu mal, pour elle-même et peut être un peu pour moi. Mais c'était trop tard, j'étais trop grande.

Et un jour j'ai vu son visage, le visage de mon frère. J'étais avec mon premier grand amour, j'ai même ressenti que c'était lui en moi j'ai détesté ça. Je me suis dégoutée, je ne pouvais plus mais j'ai continué parce que mon amoureux n'était pas au courant et que je ne pouvais pas le dire, ça a duré plus d'un an où je revivais ça à chaque fois, mon amoureux lui n'a rien vu bien sûr, mais si il se rendait bien compte que j'avais honte de moi, qu'il n'avait pas le droit de me voir nue en pleine lumière, je détestais l'idée d'être attirante. Alors j'ai enfoui encore plus profondément tout ça.

Alors je vis avec ça, j'ai oublié, je me suis forcée.

Après toutes ces années je n'y pense plus, j'ai réussi à bien enterrer tout ça. Loin, loin très loin, dans une autre vie ou un autre moi. J'ai du mal à me voir grandir à voir ce que je suis à présent, je suis toujours étonnée de faire face à l'adulte, d'où vient-elle celle-là ?

Fkwz  
Illustration par Lou





## LE MONSTRE

### Lettre à un monstre

Tu m'as tirée du nid, un nid douillet, éloigné de la réalité, un nid où violence, obscénité et douleur n'existent pas, tu m'as trouvée fraîche, innocente et vierge.

Tu m'impressionnais, tu connaissais tout de la vie extérieure, une vie qui me donnait envie, tu as promis que tu serais toujours là, que j'étais la seule à tes yeux et dans ton cœur, je ne connaissais pas le mot méfiance, je t'ai tout donné, aveuglement, je t'ai aimé comme plus jamais je n'ai aimé.

J'étais encore une enfant dans un corps à peine adulte, tu aimais ça, je t'ai tout donné, secrètement, caché, notre histoire était interdite dans ce nid surprotégé.

Tu étais fier, tu paradais, tu faisais le paon à mes côtés dans ta jungle, je pensais que tu étais fier de moi, mais tu étais fier de toi, je n'étais que ton trophée de guerre mais ça je ne l'ai compris que trop tard.

Je ne connaissais rien à la vie, ce que tu me disais, ce que tu me faisais, je pensais que c'était ça la vie. Tu m'as fait mal, je pensais que c'était ça la vie. Tu m'as dit que finalement je n'étais rien, que je ne savais rien, que je ne t'intéressais plus, je t'aimais trop, tu m'avais promis que tu serais toujours là, tu étais le seul et l'unique, le premier.

J'ai découvert un nouveau visage de la vie, la douleur, le mépris, la souffrance...

Ce dimanche après-midi où je pensais que

tu allais à nouveau m'aimer, tu m'as tout simplement cassée, brisée, détruite pour les dix prochaines années. Tu m'as violée, pendant des heures, en me disant que je ne valais rien, que tu ne m'aimais pas, que je n'étais qu'un jouet bon à baiser.

Ce jour-là, j'ai perdu l'enfant qui était en moi, j'ai perdu mon innocence, mon envie d'aimer, et mon amour propre. Tu m'as tuée.

Pendant les dix années qui ont suivies, je me suis perdue, j'ai perdu mes rêves, j'ai perdu le respect du corps que l'on m'avait inculqué, je me suis salie, jusqu'à ne plus me supporter, je suis tombée bien trop bas à cause de toi !

Cher monstre, tu as été celui qui a construit ma base de l'amour physique, pleine de failles, mais aujourd'hui dans ma tête tu es mort, je suis en train de tout détruire pour tout reconstruire, je te souhaite la douleur, la haine et la mort.

Il aura fallu attendre 10 ans pour que je retrouve en moi l'enfant innocent.

Lilas

Illustration par Aïxe



## LE CHAOS

Où conduit donc la folie ?

... Nulle part à priori...

La violence infligée a différentes manières de se répercuter.

J'étais un petit garçon de 8 ans. Cet homme, qui n'était pas mon père, était là, omniprésent. Régulièrement, lorsque je me levais le matin, je voyais le visage tuméfié de ma mère, les coquards et autres marques à force de coups contre l'évier de la cuisine. Et puis il y avait tout ce que je ne savais pas...

Mais ce n'était rien par rapport au reste...

Cet « homme » se proclamait « le fils de cristal »... Tout un programme. Entre deux coups, deux destructions, il disait que j'étais le diable... Donc selon une logique lui étant toute personnelle, son ennemi. Ou comment l'archétype du malade psychopathe s'est alors retrouvé dans ma vie pendant 3 ans. 3 ans durant lesquels la normalité fut celle-ci : la peur.

La seule personne pouvant avoir un impact sur lui était sa mère... Mais ce n'est pas elle qui nous a sauvés, c'est moi. Il n'a jamais fallu compter sur les flics ou les toubibs, ils en avaient une peur bleue...

Nous avons réussi à le fuir alors qu'il était en voyage, comme souvent. Par une ruse dont je ne me rappelle plus la portée, ma mère avait trouvé le moyen de déménager durant cette période, dans une maison dans une résidence toute neuve... Mais il nous a retrouvés. Je ne sais pas comment.

La peur reprend son cours... Les violences, les cris, l'évier de la cuisine... Jusqu'à ce jour, un samedi. Il part tôt le matin. J'espère qu'il ne reviendra pas.

Le soir arrive... 19h. Je me souviens. Je regardais un dessin animé dans le salon lorsque je le vois arriver, éméché. Il ne fallait pas qu'il boive, nous le savions... La soirée allait alors devenir un moment où le mot "survie" prendrait tout son sens...

Il rentre donc, et ferme à clé toutes les portes. Il commence à hurler sur ma mère dans la cuisine, à quelques mètres de moi, assis au fond de la salle, essayant de contrôler mon angoisse. Il exige un chèque pour partir... « Qu'il parte !! »

Devant le refus de ma mère, il la saisit par le cou et commence à l'étrangler. Ses pieds ne touchent plus terre... Devant ce molosse d'un mètre quatre-vingt-dix, je me lève, à 11 ans, et fonce vers lui...

Surpris, il la lâche. J'en profite pour attraper sa main en ouvrant la porte de la cuisine qui donne sur le couloir de l'entrée. Elle tombe. Je cours vers la porte, l'ouvre, la clé étant restée dessus... Et me précipite pour hurler au secours dans la rue... Personne ne sort. Je rentre à nouveau dans le couloir, saisis la main de ma mère et parviens à la faire sortir. La porte se ferme.

Nous sommes recueillis par les voisins. Ils ont tout entendu. On entend les cris qu'il pousse, les coups dans les murs... la destruction.

Il faut appeler les flics... Vont-ils faire quelque chose ? Il est trop dangereux... Trop fou...

Nous sommes recueillis par des amis quelques maisons plus loin.

En y retournant le lendemain, il n'était plus là, mais avait tenté de brûler la maison... Le chaos...

*BL.*

Illustration par Emilie Pinsan



## ÉPILOGUE

J'ai 26 ans et en général, j'aime bien mon corps.

En général. Parfois, il est trop gros. Parfois trop petit. Trop de seins, pas assez, un nez trop gros, des yeux trop petits, trop brune, trop frisée, trop blanche, trop mate. Trop poilue aussi mais merde, qu'est ce que j'y peux ? Je suis « adulte » il paraît. Et puis je suis une mammifère, évidemment j'ai des poils.

J'ai 26 ans et parfois ça va avec ma gueule, et parfois ça va pas, y a des jours. Il n'en a pas toujours été ainsi.

Gamine. Cheveux courts. On te prend parfois pour un garçon et t'aimes bien. C'est pas que tu voudrais être un garçon. T'as juste pas envie d'être une fille. C'est nul les filles. Y a ce truc, les filles, ça a pas la classe. Ton meilleur copain, il s'appelle Basile. Ta meilleure copine... il s'appelle Basile. Tu veux pas faire des trucs de filles, les trucs qu'on te vend comme étant des trucs de filles, des trucs pour lesquels t'es faite. La lecture, jouer avec les barbies, regarder des sitcoms débiles et trouver ça trop bien genre Hélène et les garçons, la danse, la gym, se coiffer, mettre des robes (mettre des robes ? Mais quelle horreur), avoir les cheveux longs, être gentille, douce, jouer à la maman. C'est trop nul. Tu fais de la gym mais tu veux faire des sports de combat, ça a plus la classe. En vrai y a des trucs que tu fais quand même. Les barbies c'est un peu marrant. Mais t'as un peu honte de le dire. Et ta chanson préférée ? C'est un truc trop cheesy... alors tu préfères montrer que tu dances le hip hop et que t'as une grande gueule plutôt que d'en parler.

Et bim, t'as la puberté. Des seins qui poussent. Et que les garçons, les vrais, ceux qui

ont un putain de pénis que toi t'en as pas et que tu t'en fous, ceux à qui ça n'arrive pas d'avoir les seins qui poussent, ils peuvent pas s'empêcher de le remarquer. De les regarder avec envie. Genre loup de Tex Avery. Hum, t'as les seins qui poussent ! Hum, tu deviens... une femme !

Et ouais, ton futur, c'est d'être une femme, une vraie, avec une paire de seins qu'ils pourront reluquer à leur guise. Sur laquelle ils pourront faire des remarques sans penser une seconde que ça puisse te gêner. Qu'ils toucheront aussi parfois. Histoire de palper la marchandise sans doute... T'as les seins qui poussent et tu comprends pas pourquoi ça t'arrive. À toi qui as pas envie d'être une fille, qui te reconnais pas dans ce modèle de fille et qui te sens vraiment pas d'être une femme, là tout de suite, maintenant. Tu connais plein de filles qui veulent des seins, sortir avec des garçons, se coiffer, se maquiller, bien s'habiller. Elles peuvent pas être des femmes à ta place ? Ton corps peut pas te foutre la paix ? Et tous ces gens là, ils sont obligés de le remarquer que ton corps change ? Ils sont obligés de le commenter sans arrêt alors que ça t'emmerde toi, de changer ?

T'as tes seins qui poussent et maintenant, plus personne ne te prend pour un garçon. Maintenant t'es une fille, bientôt une femme ! Et quand t'es un garçon, t'es un vrai garçon manqué. Avant t'étais un garçon manqué et c'était un peu bien. T'avais du caractère, tu faisais des trucs bravaches dehors avec les garçons, les pas manqués eux. Là, avec tes tétons qui pointent, t'es un garçon manqué dans le sens manqué. Raté. T'es passée à côté. Tu ne trompes personne. Allez, arrête avec tes vêtements de mec. Arrête avec tes pantalons trop larges. Tes sweats à capuche. On sait que t'es une fille. On te regarde comme ça. Comme un corps avec des seins. Un cul. Et un trou. Ah ouais, ce putain de trou. Parce que t'as pas un pénis toi. T'as un trou. Même que t'as cru que t'allais mourir aspirée dans ce trou comme l'eau du bain dans la baignoire

quand tu l'as découvert ce trou. T'as un trou dans lequel on a envie de rentrer notre pénis. Alors arrête de faire semblant, tu trompes personne.

T'es à la puberté, bombardée de messages pas du tout subliminaux. Fille, mince, femme, belle, sexy, mariage, copains, sortir avec, populaire, collège, lycée, cheveux longs, pétards, soirées, mecs, tromper, cocu, embrasser, viol, devoirs, contrôles, grève, doigt, fellation, alcool, femme, glamour, elle, 20ans, jeune et jolie, girls, célébrités blablabla.

Tu sais pas quoi choisir. T'as toujours peur des robes, t'as envie d'un copain, tu fais de la boxe, t'aimerais bien être plus mince, plus grande, tu veux être comme tout le monde, tu trouves tout ce monde absurde et superficiel. T'as des seins et un vagin, des règles qui te disent que t'es une femme, que tu peux faire des enfants, te faire pénétrer par un pénis, faire l'amour, que y a des gens, des hommes qui vont vouloir te toucher, toucher ton corps, ce corps-là, qui est trop gros, trop petit, trop poilu, qui fait des choses que lui seul comprend. Que c'est ça ton avenir. Que c'est ça l'avenir de ton corps. Et que c'est ça être normale.

Tes parents te poussent pour que tu choisisses ce que tu veux faire. Faut certes que ce soit prestigieux mais tu peux choisir. Et être encouragée. On t'a pas dit : t'es une fille, ton métier ce sera ça. Et ça c'est sans doute déjà une chance que toutes les « filles » n'ont pas.

Le rebutoir de ta mère, c'est la femme au foyer. Jamais ! C'est sans doute un peu « seconde vague féministe en mode radical lutte des classes l'autonomie et l'émancipation par le travail ». N'empêche, ça joue quand même pas mal en ta faveur, je crois. Si l'avenir de ton corps c'est d'être une femme, chez toi, c'est quand même normal que les options respectables se limitent pas à «

mariée » et « maman ».

T'es au lycée et tu galères. Entre ce fille, ce femme, ce garçon, ces petites cases. Tu galères à réussir à être la personne que tu veux être. Et à te dire que c'est bien d'être comme ça. Tu galères parce que t'es amoureuse et que tu te sens nulle, parce que tu veux être forte mais que t'y arrives pas. Tu galères parce que tu pleures, parce que tu sais plus ce que c'est la simplicité. T'es seule et tu galères. Tu voudrais tout envoyer bouler. Te tirer. Tu galères parce que tu veux faire comme tout le monde et être à la mode et être putain de normale et qu'on arrête de te faire chier. Mais c'est pas très intéressant. Et puis... c'est pas toi. Ouais, tu peux faire semblant. Mais en fait ça t'ennuie. Tu sens la distance se créer plus forte entre toi-même quand tu plonges dans le vide du modèle, avec les autres quand finalement tu te rapproches de toi-même.

T'as envie d'un copain mais t'oses pas lui avouer parce que tu te sens moche. Tu veux être une femme un peu parce que de toutes façons, il faut bien que tu t'y résolves, que parfois c'est pas si mal d'être une femme aussi, alors essayons de jouer le jeu. Mais franchement faire une fellation ? C'est trop crade, et pis... t'as pas envie qu'on puisse penser ça de moi. Que t'es une salope. Que tu kiffes le sexe. Que t'avales. Que t'aimes ça. Que tu dis jamais non. Tu veux qu'on te respecte. Qu'on n'ait pas l'impression qu'on peut te dominer. T'as envie d'être douce et gentille et avoir un amoureux. Mais t'as vraiment pas envie qu'on te marche sur les pieds non plus.

À 17 ans tu gueules après les vieux qui te reluquent les seins « t'as jamais vu une paire de loches, connard ? ». Tu t'embrouilles avec un mec qui t'appelle « chatte ». Il paraît que c'est normal de t'appeler comme ça parce que t'en as une. Tes potes t'engueulent par-

fois parce que « tu cherches la merde ». Encore des mecs qui ne font rien quand les gens font ou disent des choses pas classes parce que t'es une meuf. Tu sais pas encore que ça porte un nom mais putain qu'est ce que ça t'énerve que ce soit à toi qu'on fasse des reproches ! Tu cherches que dalle ! Mais tu les trouves les regards vicelards, les réflexions dégueu, les gestes explicites et les propos carrément choquants. Et t'as pas envie de fermer ta gueule. T'as pas envie de laisser passer. T'as pas envie de te dire que c'est normal que tu subisses ça parce que t'as une putain de paire de seins, un vagin ou je sais pas quoi encore. D'ailleurs tu détestes tes seins. Tu préfères ceux de ta sœur qui sont tout petits.

T'as 17 ans et t'en as déjà marre d'être un punching ball à dégueulasseries. T'as envie de gueuler à tout le monde « tu me mates pas comme un bout de viande, tu me tripotes pas quand t'as envie, tu me montres pas tes parties intimes si j'ai pas envie de les voir ».

Tu n'as pas arrêté même si ça ne suffit pas toujours.

J'ai 26 ans. Et j'aime bien mon corps. Et je suis une femme. Et je suis pas toujours une femme. J'ai des poils, parfois je m'épile mais c'est rare, toujours des seins, toujours un trou. Un peu plus d'expérience aussi. Des bonnes rencontres, quelques réflexions, quelques mauvaises rencontres, quelques emmerdes, beaucoup de questions.

J'ai 26 ans et je sais que c'est de la foutaise, les vraies femmes, ça n'existent pas.

C'est du vent, du pfruit, du concept. C'est de l'idée. C'est de la putain de torture. Ça pourrait la vie à tout le monde ce genre de concept.

J'ai 26 ans, je suis pas une vraie femme et je m'en fous.

Je sais maintenant que je peux être puissante sans rentrer toute entière dans cette case, dans cet avenir. Je peux être magnifique en étant gros se, petit e, blanc he, non blanc he, malade, tox, pute, maman, lesbienne.

On peut avoir la classe en étant gigantesque, chauve, tatoué e, percé e, scarifié e, avorté e, stérile, poilu e, avec des lunettes, des boutons, en prenant du dessert plein de fois, en détestant les robes, en aimant le sexe, les fellations, les cuni. On peut être puissant e en étant trans\*, pédé, gouine, asexué e, en colère, énervé e, en jouant à la poupée, en adorant Hélène et les garçons et en ne rentrant pas dans la boîte étriquée des deux genres normalisés.

On peut être vrai e avec nos identités monstrueuses qui ne rentrent pas dans ces pôles conceptuels que sont l'homme, le vrai et la vraie femme.

Et on peut dire « va mourir » à ce qui nous étouffe.

*Ali*

Illustration par Ipyoni

## UNDER PRESSURE

“Jamais ça ne m'arriverait, à moi !”

Je m'imaginai le genre de harcèlement possible... par exemple la petite nana soumise, à qui on mettait des mains au cul en loucedé, et qui ne bronchait pas, à peine une larme à l'œil... Et ça me révoltait tellement que je m'étais promis : si un jour ça devait m'arriver, j'aimeurais le monde entier, et le coupable serait pendu par les couilles. Moi et ma grande gueule...

Je rentre le lundi 7 janvier 2013 d'un arrêt maladie, pour fausse couche. Elle s'est plutôt mal passée.

C'est la deuxième fausse couche que je fais en l'espace de 8 mois. Dur. Nous sommes en parcours PMA depuis septembre 2011, et c'est difficile à concilier, pour une femme, avec un boulot à plein temps... Alors je cumule vacances et arrêts maladie. Il faut savoir qu'un parcours PMA est différent pour chaque femme, mais il est long, et particulièrement douloureux, pour la plupart. Je le confirme.

Ce lundi, donc, à mon retour de congé maladie, mon boss me convoque à son bureau et commence : “Vous nous avez mis dans une merde noire... mais je ne rigole pas... dans une MEEEEERDE noire... alors bien entendu, ça n'est pas de votre faute, QUOIQUE... Et vous êtes la seule sur qui l'on peut compter (je suis la seule graphiste de l'agence), donc comment on fait, pour les choses urgentes ? Vous n'étiez pas à l'agonie, non plus ?”... Je lui réponds que j'ai failli y passer, limite ! que j'ai été aux urgences, avec les pompiers, et que le reste du temps, je dormais car j'étais shootée.

Là, il était blême... et il a posé quelques questions : “Mais pourquoi vous vous acharnez, vous voulez recommencer ? mais enfin, vous allez y laisser votre peau”, etc...

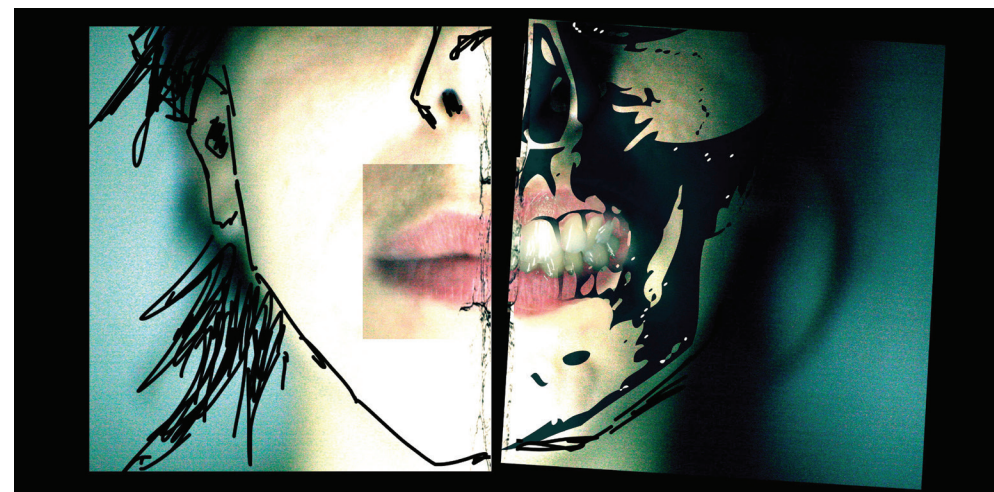
et là, j'ai insisté en changeant de conversation sur la prochaine FIV qui va se dérouler vraisemblablement en février.

Il n'a rien objecté, à part : “oui, bon, là, y'aura pas grand chose à faire... on pourra s'arranger, niveau travail”...

Je lui ai donc demandé quelques jours en février/mars, afin de recevoir le “transfert” des embryons, en toute tranquillité.

Quelques jours plus tard, il m'a rappelé dans son bureau, a refermé la porte violemment, et m'a sorti en hurlant que MON DESIR D'ENFANT LUI A COUTE MILLE EUROS (prix du graphiste incompetent qu'il a engagé pour une journée...). Ca m'a fait chier d'entendre ce genre de débilité, de non-sens total...(Je ne voulais pas pleurer devant lui, ce fut TRES dur mais j'ai réussi à retenir mes larmes, et sachez, lectrices et lecteurs, qu'en protocole FIV, bourrée d'hormones, c'est un exploit...) Il a continué en expliquant qu'il va parler au comptable, à propos d'un licenciement à l'amiable (on y vient !), vu qu'il n'y a plus trop de boulot, vu qu'on arrive à un moment où il ne sait plus quoi me donner comme taf...

Plus tard encore, mon boss m'a fait une scène à propos de mes prochains congés (demandés et accordés) !!! Une VRAIE scène ! Avec hurlements et tout et tout ! Il a remis sur le tapis que je les ai foutu dans une MERDE NOIRE. Je lui rigole au nez, lui expliquant que ce sont des choses que l'on ne dit pas à une employée, tout comme “votre désir d'enfant m'a coûté mille euros”. Il hurle que je joue la victime, et ironise que c'est lui le salaud dans l'histoire, qu'il n'est qu'un pauvre couillon qui n'a qu'à accepter mes congés... Je lui reparle donc de sa proposition de licenciement à l'amiable, car il n'a plus de boulot à me donner. Je suis donc indispensable, mais pas tous les jours. Etant la seule graphiste, je ne peux donc pas poser congés. Et concernant la merde noire, il s'agissait d'un arrêt MALADIE. Et là, il s'est emballé : “ooooOOOOOooh pov chérie, pov chérie



à sa maman.... !!!! Vous êtes vraiiiiiiiement à plaindre... !!! Mais c'est voooooous qui vous rendez malade ! Voooooous avez décidé de faire un enfant, et ça vous rend malade ! Donc vous vous êtes mis en arrêt maladie ! (Arggggllll... ne PAS pleurer... ne PAS lui faire cette joie... serrer les dents... focaliser sur le conflit en cours...)

J'ai réussi à continuer, argumentant qu'il parle de ma vie privée, que mes 52 jours de congés sont présents sur ma fiche de paie et que j'ai le droit de les prendre. Il a donc joué le bon patriarche, m'expliquant que dorénavant, c'est lui qui m'indiquera quand je pourrais éventuellement poser congés, qu'il va parler au comptable de mon licenciement (c'était pas déjà fait ?) et que “parce que vous voulez des enfants : j'ai qu'à accepter tout et n'importe quoi.” (Encore une fois, il jugeait de ma vie privée). Il m'a finalement traitée d'abrutie complète car j'ai osé lui expliquer que prendre un free-lance pour me remplacer durant mes congés était une bonne idée, tout comme engager un commercial afin de trouver de nouveaux clients.

Voilà !

Je n'ai, pour le moment rien reçu de la part de mon patron (aucune proposition de licenciement à l'amiable ou économique.) Il ne m'en a même pas reparlé, depuis ses délires

colériques ! Par contre j'ai eu mes congés demandés initialement ! Il a plié !

A partir de janvier dernier, j'ai eu la présence d'esprit d'appeler l'inspection du travail, et d'aller voir un syndicat (pour ma part, la CGT, et son conseil juridique qui m'a super bien aidé) dès que ça commençait à “chauffer”... Il faut absolument le faire : leur expliquer que vous n'avez RIEN fait de mal ! J'ai la chance d'être entourée de mon compagnon, et d'amis plus que compréhensifs. Ils sont TOUS derrière moi, à m'aider et à me soutenir. Je n'imagine pas vivre ce genre de truc toute seule.

Pour la petite histoire : je suis enceinte... de jumeaux... Et oui ! La grossesse gémellaire est une grossesse à risque, donc forcément plus suivie qu'une autre. Je suis donc arrêtée depuis un mois, et pour encore un mois. Mon patron est ravi !!!!... Ne jamais se laisser démonter par son boss. Il n'a pas TOUS les droits. Il n'a pas non plus FORCEMENT raison. Il s'agit de vous, en priorité.

Un truc encore : un parcours PMA est déjà assez rude, sans avoir encore à subir du stress venant d'ailleurs ! Ne vous laissez pas emmerder par des cons.

Gé  
Illustration par Emilie Pinsan

## MONDE DE MERDE

Je sors du boulot et j'ai plein de cartons sous le bras parce que je déménage (ouais, une fois de plus) et qu'il faut que je mette mes affaires dans des cartons. C'est juste à côté de la gare et il fait gris.

Il y a une fille assise sur un rebord de mur.

Il y a un type à deux centimètres d'elle. Il est debout. Il lui hurle dessus et il l'insulte. En pleine rue. Sale pute, tout le monde sait que t'es qu'une sale pute, ils t'ont tous vue, connasse, je vais te défoncer si tu continues, tu vas voir, on va t'enculer, tout le monde sait que t'es partie avec lui samedi, sale pute.

La fille baisse la tête. De temps en temps elle dit deux trois mots vite couverts par l'avalanche d'ordures qui sortent de la bouche du type.

Je m'arrête à trois mètres d'eux sur le trottoir et je regarde ce qui se passe. Il ne s'arrête pas d'insulter la fille. Je me dis que c'est une situation complètement abusée, qu'il faut que je réagisse, est-ce que je réagis maintenant, est-ce que j'attends de voir s'il la tape ? Des gens passent à côté sans un regard. J'ai le temps de réfléchir dix secondes à ce que je veux faire et à si je peux le faire en les regardant et en écoutant le flot d'insultes qu'elle se prend dans la gueule. Je suis seule, j'ai les bras pleins de cartons, un vélo à la main, et pas de copines avec moi.

Le mec arrive vers moi. "Et toi qu'est-ce que t'as à mater là ? Casse-toi connasse sale pute".

Je lui réponds qu'il est en train d'avoir un comportement que j'aime pas, qu'il est en train de pourrir une meuf en public, que c'est hyper violent, qu'il faut qu'il cesse.

Il s'approche de moi, super près. T'es qui pour me parler comme ça ? Sale pute. Va te faire enculer. Casse-toi connasse. Sale pute.

Il y a des gens qui passent à côté, ils regardent par terre.

Je suis une meuf et t'es en train de faire violence à une meuf. Je regarde la meuf et je lui demande si elle a besoin d'aide. Elle me dit non, elle me dit de partir, elle gère, non, ça va, t'inquiète.

Il me dit tu sais qui c'est cette meuf, cette meuf c'est une pute, elle a pas besoin qu'on la défende, c'est une salope, et toi sale gouine, pourquoi tu la défends ? T'sais elle aime les hommes elle, elle va jamais te mettre des doigts, pourquoi tu la défends ? Tu la défends parce que tu veux qu'elle t'encule ? Sale gouine, prends tes cartons et rentre chez toi, sale pute va. Sale gouine. Tu crois qu'elle va vouloir coucher avec toi cette meuf ? Elle aime les hommes sale pute, sale gouine, va te faire enculer, t'es qui pour venir me parler comme ça sale pute, connasse, salope ? T'es qu'une gouine ! Il se rapproche de moi, je descends de vélo, j'ai le coeur qui bat super fort, je me demande si je dois le taper ou pas, s'il va me taper, putain s'il me tape je vais perdre mes lunettes j'y verrai que dalle, je mets mon vélo entre lui et moi, je continue à parler pour le distraire, pour que la meuf puisse se barrer si elle a envie, j'ai un couteau dans ma poche, si je le sors il va sûrement sortir une lame aussi, si je continue à lui répondre il va me défoncer, mais je peux pas laisser faire ça, j'ai peur, pourquoi personne intervient, la meuf a même pas l'air d'avoir envie de se casser, je sais pas si elle chiale ou si elle se marre, elle doit se foutre de ma gueule en fait, pourquoi elle se laisse faire comme ça, respire,

- Et toi t'es qui ?

- Moi ? J'suis une fourmière au milieu de 36 millions de fourmis ! (véridique. Il a vraiment dit ça).

- Ah ouais ? Et alors ça justifie que tu lui parles comme ça à cette meuf ?

La meuf me regarde, elle me dit que ça va, elle me dit de me casser, je tremble, je sais pas quoi faire, le type s'est un peu éloigné de moi, il recommence à lui parler en m'insultant de temps en temps, je tremble et je sais pas du tout quoi faire. Du coup je reprends mon vélo et je me casse.

Vingt mètres plus loin il y a un type qui était passé à côté pendant la scène et qui me dit "Faut faire attention Mademoiselle, ce type c'est un dealer". Je suis sciée, j'essaie de lui parler pendant que mon coeur fait n'importe quoi et que je mate par-dessus si l'autre taré est pas en train de me courir après. Non mais vous vous rendez compte ? Il faudrait qu'elle se fasse tabasser devant vous pour que vous réagissiez ? Vous êtes passé juste à côté et vous avez laissé deux personnes se faire insulter en regardant vos pieds ? Vous ne pouviez pas intervenir ?

- Ouais mais c'est un dealer. Faut faire attention.

- Et alors ? Je m'en fous que ce soit un dealer. Il a pas à se comporter comme ça c'est tout. Et personne ne lève le petit doigt pour mettre un terme à la situation. C'est dégueulasse.

- Allez bonne soirée Mademoiselle et faites attention à vous hein.

Ouais c'est ça je vais faire attention à moi.

Scarlett  
Illustration par Ipyoni





## VS – LE TEXTE

Je m'exprime en prose, si quelques vers s'immiscent, c'est que la musique des mots impose son staccato et cette musique j'en ai besoin pour naître comme pour le mal-être.

Je m'exprime en prose, pas pour l'eau de rose, je n'ai que des épines qui griffent et qui saignent. La prose comme la poésie soigne les maux parce qu'elle met à distance les ravages de l'instant T. Cacophonique mélodie.

Je voulais vous parler, je n'sais pour quelle raison, je ne cherche aucune re(co)naissance en vous.

Je voulais vous parler, peut-être parce qu'ici je me sens confortée et qu'il est des instants qui ne s'expriment jamais ou pas facilement. Il y a longtemps, un long souvenir, sans date et pourtant plein d'avenir m'a marqué indéfiniment.

Il s'agit bien de violence sexiste mais je n'ai pu mettre de nom sur la liste que bien plus tard quand ce fut trop tard.

J'étais très petite (peut-être 5 ou 6 ans...) et le week-end souvent on allait voir mamie et papi.

A ce stade de l'enfance on préconise encore les siestes et papi aussi aimait faire la sieste, alors nous "dormions" ensemble.

Ai-je besoin d'ajouter des détails ? Non je n'ai pas envie. Je ne trouve pas ça utile, l'importance pour nous n'est pas là.

Ce dont je voulais vous parler c'est du ressenti, des séquelles, de cette prise de con-

science et de ses conséquences.

Le sexe, tout petit, on sait pas bien du tout ce que c'est. C'est pas quelque chose qu'on s'empresse de vous apprendre et je n'y voyais pas de mal sauf quand ça faisait mal, je veux dire physiquement.

Papi était très délicat, il voulait pas que je crie, alors il avait inventé un jeu avec des règles tout ça et il fallait écouter papi parce que c'était lui le grand.

Le but c'était de se faire plaisir, de garder des secrets et moi je trouvais ça marrant souvent, ça chatouillait, c'était bizarre et puis c'était interdit.

Des fois j'avais pas envie de jouer alors je lui disais non mais il insistait avec des gros yeux alors ça fait un peu comme quand on est sur l'établi du gynéco, on y prend pas de plaisir mais on le fait quand même pour éviter les problèmes...

Ce petit jeu a duré pas mal d'années, comme un rituel, sans fréquence virulente, par intermittence.

Il fut un temps où je n'étais plus en âge de faire la sieste et où pourtant ma famille m'encourageait à poursuivre ce rituel, "C'est tellement mignon" !, "Va dormir avec papi, ça te fera du bien allez !", "Ils s'entendent bien hein !"...

Il fut un temps où à l'école on commençait à parler du "machin" par dessous le manteau comme une chose honteuse, dégoûtante, "Baaah c'est ça qu'ils font les grands!", "chatte/bite/keur/pute", "les langues dans la bouche", "tu sais c'est quoi une pipe?", etc, etc. Une période dont je me souviens très bien tant elle m'a fait mal aux oreilles et surtout à la conscience...

Je me suis sentie sale, pute, beurk pendant des mois et des mois, et je réalisais seulement l'ampleur des actes que j'avais commis avec mon papi ! Le pire c'est que je me sentais aussi fautive que lui.

J'ai réussi à éviter la sieste lors des visites chez le grand-père, fermement, il en était surpris.

Un jour, d'un repas repue, j'ai voulu m'endormir, sans y penser, juste par fatigue.

J'ai été réveillée par son doigt, puis sa voix basse et là je me suis levée d'un bond, j'ai couru en dehors de la chambre sans un mot, terrifiée. Je me rappelle encore ses rappels pathétiques et discrets avec les gros yeux, "Bin qu'est-ce qui s'passe tiote ?" "Chut! Non! Viens vite!"

Je suis allée pleurer dans les jupes de ma mamie à chaudes larmes. Évidemment, elle m'a demandé ce qui n'allait pas... Je me suis assise sur le tabouret, tête bêche, elle m'a posé plein de questions, je n'arrivais pas à répondre.

J'ai fini par répondre entre mes dents, elle a dû s'approcher pour entendre : "Papi, y met sa main dans ma culotte".

C'est la seule phrase qui m'ait semblé appropriée, je n'pouvais pas résumer autrement et je savais que c'était déjà Trop...

Désolée pour les lecteurs mais ce qui va suivre sera encore + long, car quand j'ai pensé "Trop", je ne savais pas à quel point ce murmure de courage allait me desservir...

Ma grand-mère m'a fait répéter cette phrase, "est-ce-que tu es sûre de ce que tu viens de dire ???", "C'est très grave de dire ça, tu t'en rends compte???"

Je n'ai rien démenti. Cette phrase n'était

qu'une litote en + et je savais qu'il fallait que ça cesse.

S'en suivent des interrogatoires pénibles et sans fin, du téléphone arabe entre grandes personnes, où toutes passent dans un coin pour parler à voix basse. Des observations de mon comportement que je ne pouvais pas ignorer même sourde et aveugle... Voilà qu'on m'accusait de fabuler.

Il faut savoir qu'avant cet aveu, j'étais la petite fille la plus choyée de la famille, puisque l'ainée de tous les petits enfants.

Il faut savoir qu'avant cet aveu, j'ai eu les meilleurs Noël de toute ma vie tant je semblais "l'enfant prodige" à tous les membres de cette famille !

Il faut savoir enfin que "papi" était le créancier de la famille car c'est lui qui prêtait l'argent en cas de besoin.

Du jour au lendemain, je n'étais plus rien ou plutôt pire, quelque chose de sale et de gênant.

Du jour au lendemain, je n'étais plus un enfant, j'étais une catin, une menteuse, une capricieuse, une vicieuse...

Enfin plus rien de bien.

Seul réconfort : ma grand-mère me confia que cet homme n'était pas mon grand-père biologique.

Autre problème sexiste d'une autre époque : le divorce était une honte sur elle, les familles recomposées étaient bannies, donc des demi-frères inavoués à l'état civil. Un tabou gros comme un mammouth...

J'avais foutu la merde d'une force que je n'imaginai pas.

Ce qui est bien ?

Même si cet aveu n'est qu'un miasme de ce qui s'était réellement passé, je ne l'ai jamais démenti même sous la pression.

Ce qui est bien ?

Je n'étais plus une enfant et je pouvais juger les grands de la grandeur de mes 9 ans. Je découvrais la nature humaine dans toute sa splendeur et me marginalisais à jamais.

Je pense que c'est en partie pour ça que je n'ai jamais voulu faire partie d'aucun groupe et que je me suis toujours méfiée de tout dogme, de toute pensée unique, de toute règle, de toute forme d'intolérance. (La seule généralité à respecter c'est l'exception).

Ma revanche ?

Quelques années plus tard ma grand-mère a voulu divorcer et m'a demandé de témoigner sur ce qui fut un mensonge...

J'ai refusé bien sûr puisque c'était pas vrai...

D'autres années plus tard, une de mes petites cousines me contacte pour le même problème, je l'ai soutenue et ai témoigné en sa faveur devant un juge.

Il n'eut que du sursis mais au moins on l'a prise au sérieux.

Ce fait divers du grand-père pédophile est très répandu sur des filles comme des garçons d'ailleurs, à tel point que je me souviens d'une phrase de fille au lycée qui disait : "C'est bon qui s'est pas fait tripoter par son grand-père ? ! Y a pas de quoi en faire un cake !"

Bref, sauf votre respect, sans vouloir en faire "un cake"; j'ai trouvé l'idée de Tan magnifique : un blog libre où tout le monde peut venir s'exprimer sur sa façon de voir le sexisme

quelle que soit sa manière de l'écrire. Parce que cette banalisation des faits divers sexistes est socialement convenue chez les filles comme chez les garçons et qu'il faut combattre ces automatismes.

Ce qui m'importe en fait c'est la lutte contre le sexisme, je trouve que c'est un sujet trop important pour qu'on le traite à brûle-pour-point. Beaucoup de participant-e-s sont à fleur de nerf sur le sujet, ce que je comprends parfaitement bien. Mais je ne pense pas que c'est avec des fleurs de nerf qu'on fera avancer le schmilblick...

Dans un combat, quand on veut terrasser l'adversaire, il faut un minimum d'empathie. Savoir ses points faibles, ce qui le fait réagir, sur quoi il se sent tout puissant, etc.

On est jamais sûr de gagner, surtout quand y a toute une éducation à refaire mais y a moyen de marquer des points.

Et ça, ça n'se gagne pas en regardant son nombril, en se victimisant ou en reprochant des coups bas. Faut se battre quoi !

Si j'emploie cette métaphore c'est que je pense que si on veut donner de l'impact à cette lutte contre le sexisme c'est en étant objectives et unies. C'est-à-dire avoir le recul suffisant pour cibler ce que nos interlocuteurs/lecteurs ont besoin d'entendre et ce qu'ils n'ont pas besoin d'entendre. Être victime de sexisme est un fait, pleurnicher de déboires entre sexes opposés en est un autre. Je suis désolée d'être aussi crue mais si on veut être un minimum crédibles dans cette démarche, y faut pas se pisser dessus ! Avoir le caractère de rejeter le moule social, c'est aussi montrer l'exemple à ceux qui s'y complaisent.

To be continued. thx.

M.  
Illustration par M.



## LE JOUR OÙ LES COULEURS ONT CHANGÉ

Petits, à l'école, on nous apprend des comptines pour mettre des couleurs sur des mots, des émotions.

Le rouge pour l'amour, le vert pour l'espoir, le bleu pour le ciel...

Ces comptines, je les ai apprises, et je les comprenais, jusqu'au jour où les couleurs ont changé.

La première fois que j'ai rencontré le plus effroyable monstre que je connaisse, j'avais 5 ans.

Il n'était pas dans un livre de contes, ni caché sous mon lit comme pour la plupart des enfants... il entra dans ma vie pour la détruire petit à petit.

Pour toujours, les couleurs ont changé dans ma vie.

Le bleu. Tout d'abord, c'était la couleur de mes yeux, jusqu'à ce qu'un nuage noir les traverse pour les changer définitivement. Le jour où j'ai senti que ma vie allait changer, mes yeux ont viré. Comme si le bleu de mes yeux s'écoulait avec mes larmes.

En même temps que je perdais le bleu de mes yeux, d'autres bleus apparaissaient sur mon corps et mon âme.

Les bleus, ça, j'en ai eu, tout d'abord pour combler son plaisir pervers et sadique, puis pour me forcer à faire tout ce dont il avait

envie, pour me faire taire, pour protéger mon petit frère.

Les coups de poings dans la tête, les bousculades contre les murs, les étranglements, la pression de ses doigts ignobles sur mes yeux, et qui allaient chercher le vomissement en s'enfonçant loin dans ma gorge, les piétinements, les coups de pied dans le dos...

Le bleu symbolise aussi l'eau, l'eau de la douche que j'entendais couler un moment lorsque mon frère et lui se douchaient, les fois où il a failli me noyer, l'eau glacée de la pluie qui me coulait dessus pendant des heures lorsqu'il m'enfermait dans la cour au fond du jardin, et que mon corps bleuissait de froid.

Le rouge. La couleur de l'amour est devenue la couleur du danger, de la souffrance, de l'alarme qui se déclenche pour l'instinct de survie.

La première fois que j'ai senti cette douleur aiguë et atroce me déchirer le ventre, j'ai crié en fermant les yeux, et la couleur que j'ai vue était le rouge. Rouge comme le sang qui frappait contre mes tempes, rouge comme la tache qu'il y avait dans le lit, et rouge comme le sang qui s'écoulait lorsque je suis allée aux toilettes. Rouge comme la colère et la violence qui s'abattaient sur moi, rouge comme la haine qui était en train de naître au fond de moi, rouge comme son sang que j'ai envie de répandre depuis que j'ai compris ce qu'il m'était arrivé.

J'ai pleuré, seule, sur ces toilettes que je voyais immenses avec mes yeux de petite fille, sans comprendre ce qu'il se passait, me disant que c'était normal et que je l'avais mérité. C'était la première fois que je vivais les sentiments de culpabilité et de honte qui me poursuivent encore aujourd'hui.

Le jaune. La couleur du soleil qui réchauffe s'est transformée en souvenirs de détails écoeurants.

Ses ongles des mains jaunies par des mycoses qui tripotaient mon corps juvénile, ses ongles de pieds infectés de la même manière, qui produisaient des petits cliquetis sur le lino, me prévenaient de son arrivée imminente.

Le jaune du gras de sa viande, qu'il nous donnait à manger pour seul repas. Le jour où je l'ai jeté à la poubelle lorsqu'il s'était absenté pour aller aux toilettes, il m'a tirée par les cheveux, me faisant tomber de ma chaise, pour me plonger la tête dans la poubelle, me forçant à la manger de cette manière jusqu'au bout.

Jaune comme la bile que je vomissais tous les jours.

Le violet. Je ne pouvais pas m'empêcher de parler de cette couleur qui sonne plutôt comme « violer », c'est ce qu'il s'est passé quasiment tous les jours pendant 9 ans.

Le vert. Couleur de l'espoir, qui s'est transformée en couleur de la peur.

Plusieurs fois, j'ai eu tellement mal et tellement peur qu'en me regardant dans la glace j'avais constaté que mon teint avait viré au vert.

Je ne peux non plus m'empêcher de penser aux vers qui rongent, comme lui qui a entièrement rongé mon enfance, ma confiance, mon amour-propre, mes repères.

Le blanc. Couleur qui représente la pureté et la clarté, est devenu le blanc de son écume salace au coin de la bouche, le blanc qui tache mes draps et mon pyjama, le blanc qui opacifiait les yeux de ma mère, le blanc des

yeux des têtes de poissons qu'il me forçait, comme le gras, à avaler.

Les blancs qui s'étaient installés petit à petit entre ma mère et moi.

Le blanc... la couleur de la blouse d'infirmière de ma mère qui ne m'a jamais secourue.

Le noir. Représente la sobriété et l'élégance.

À 5 ans je me suis enfoncée dans le noir, profond, intense, épais, cherchant un point de lumière. Le noir angoissant de la nuit, dans l'attente et la peur que la porte s'ouvre et qu'il se glisse dans mon lit. Le noir de mon armoire, où je me cachais pour ne pas qu'il me trouve, le noir de ses propos, le noir qu'il avait installé dans ma tête et bien au fond de moi, le noir du désespoir que je porte encore.

Le noir de mon regard, de ma colère qui gronde quand je le vois aujourd'hui vivre encore tranquillement au côté de ma mère.

Même si les séquelles sont là, aujourd'hui, j'essaie de redéfinir le symbole des couleurs avec mes propres définitions, et non plus comme celles de mon enfance.

Je profite de chaque instant de ma vie loin de ce détraqué, comme si je pouvais mourir demain et repeins ma vie avec les couleurs que je souhaite, sans que rien ni personne ne me dicte la couleur à appliquer.

*Hélène K.*

Illustration par Hamza Djenat  
(voir pages suivantes)



Juin 2013

Créatrice du projet : Tan  
Chaque texte et chaque illustration appartient à son auteur-e.  
Graphisme et mise en page par Myroie.

<http://polyvalencemonpote.com>

## Témoignages

*On nous a demandé de nous faire,  
mais on a l'esprit de contradiction.*